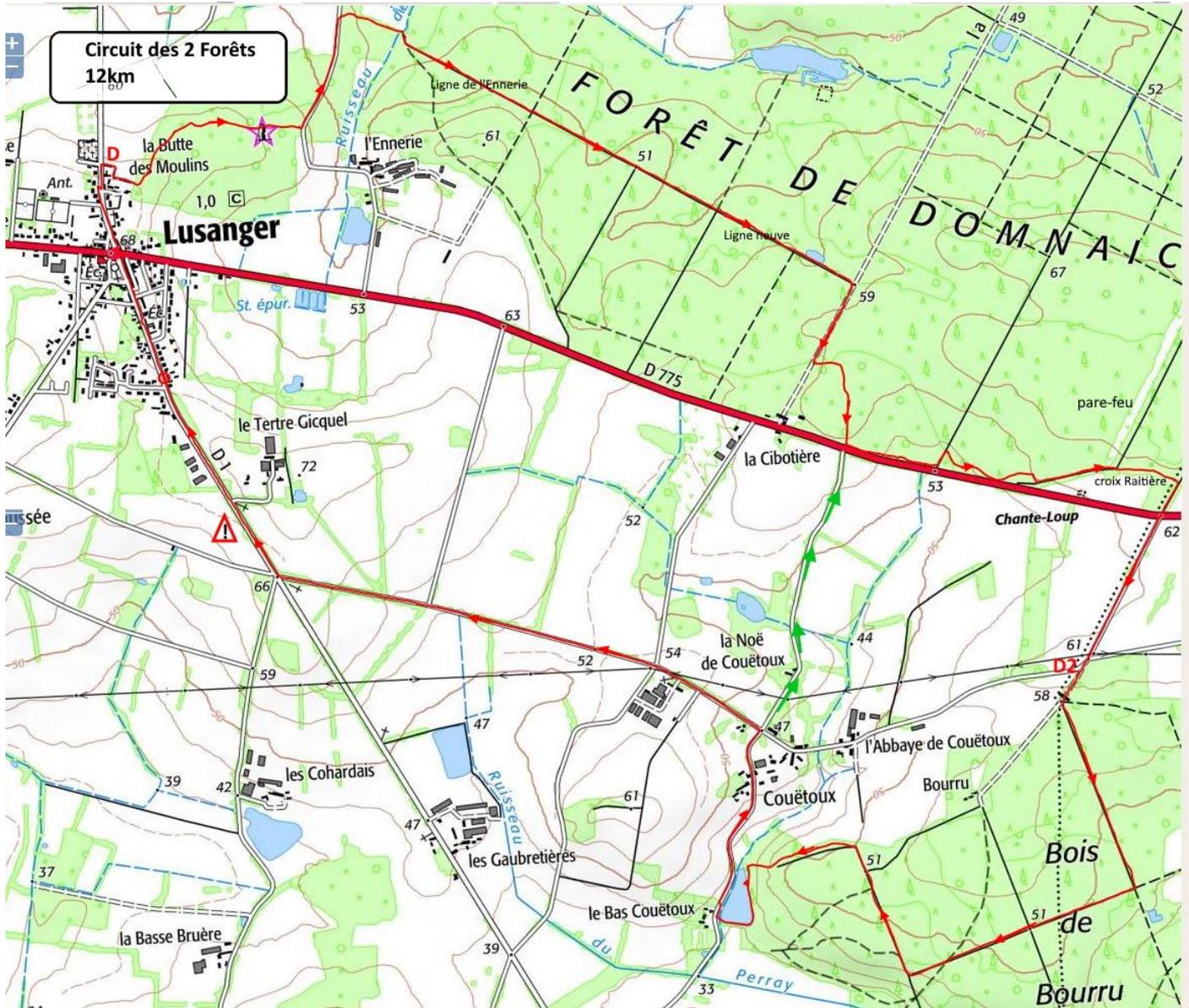


RANDOMNAICHE Circuit des deux forêts.

La municipalité de Lusanger a mis en place un beau circuit de randonnée qui permet de parcourir la forêt de Domnaiche et le Bois Bourru d'avril à septembre sur un itinéraire bien balisé marqué au signe de la feuille de chêne et qui s'achève à l'étang de Couétoux. Nous en avons fait la reconnaissance et il est très agréable à suivre en dépit d'un retour par une petite route de campagne très peu fréquentée dans les derniers kilomètres.



En quittant Domnaiche pour se diriger vers Bourru nous sommes amenés à passer devant la Croix Retiaire. C'est la tragique histoire de ce monument que je me propose de vous raconter :

Elle débute le 23 décembre 1907...

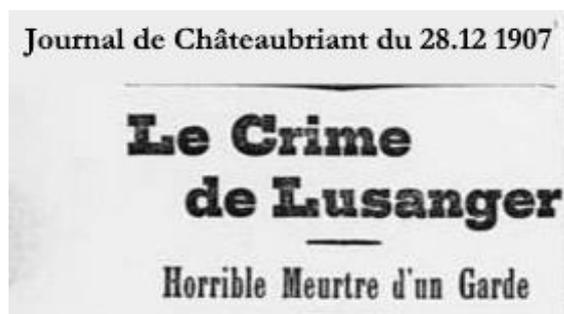
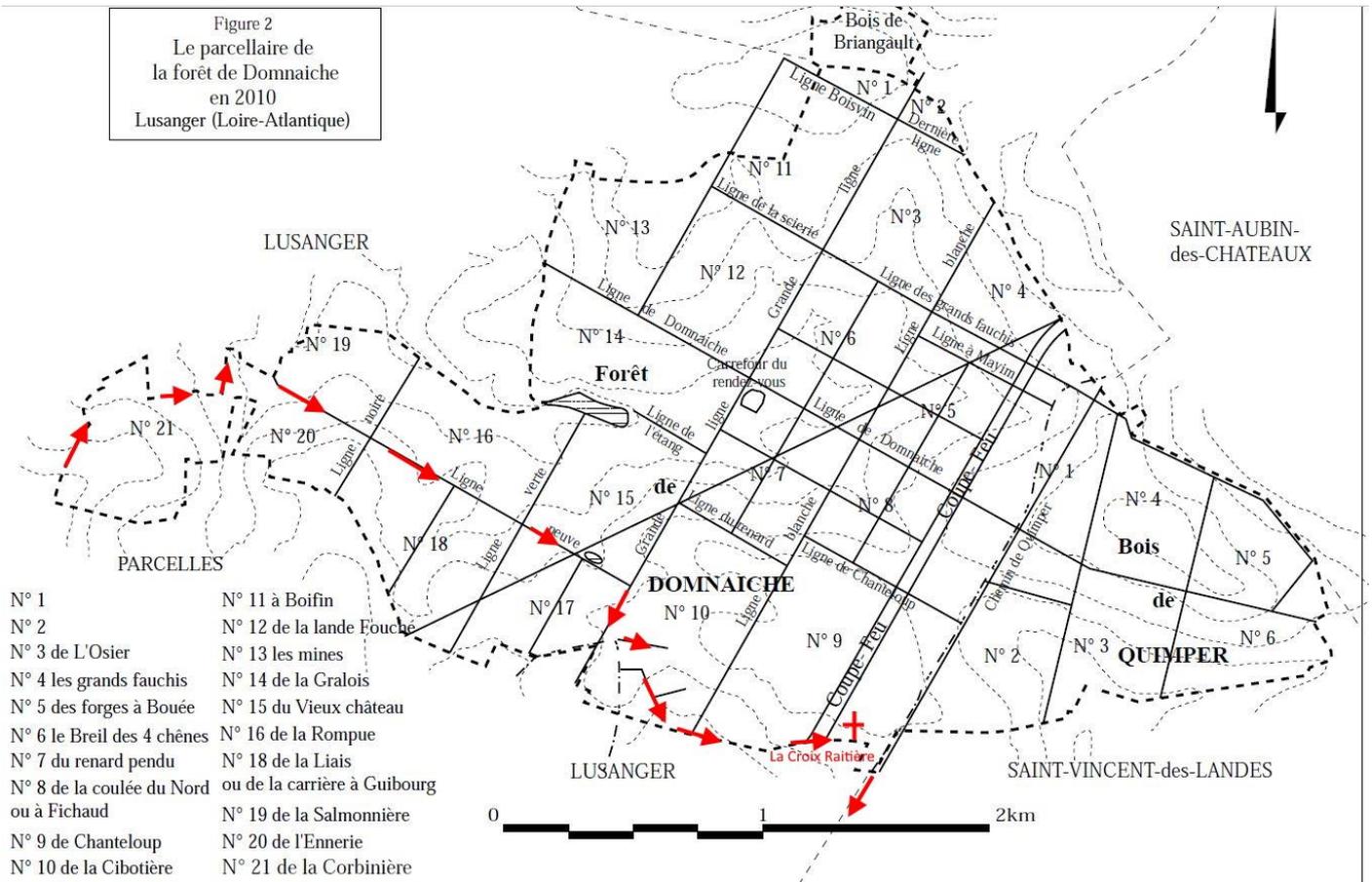


Figure 2
Le parcellaire de
la forêt de Domnaïche
en 2010
Lusanger (Loire-Atlantique)



Un jour de juin 1981 quelques chasseurs de St Vincent des Landes dont j'étais, étions invités à participer à une battue administrative sous la direction du lieutenant de louveterie M André Lavigne lorsque nous sommes passés devant une croix de granit aux bras cylindriques et disgracieux. Raymond Leparoux alors garde de l'A.C.C.A de st Vincent s'est senti obligé de nous fournir quelques explications.

“ C'est la Croix Raitière! Elle fut élevée là où on trouva le corps d'un malheureux garde, tué par un braco.”

“Je n’ai point connu cela personnellement puisque c’était bien avant que Pierre Rallu ne vint à la Cibotière. Qu’en était-ce au juste, je ne m’en souviens pas.

Il y avait alors trois gardes au château ou plus précisément deux gardes et un journalier assermenté. Ils cherchaient depuis longtemps à s’emparer par corps de deux bracos professionnels qui opéraient sur Domnaiche. A l’époque ‘ faut dire que la contrainte par corps était obligatoire pour établir le délit (il fallait se saisir physiquement de l’individu). L’un d’eux dont j’ai oublié le nom était fermier à Couëtoux et l’autre, Eon était menuisier au bourg de Lusanger et de plus père d’une famille nombreuse qu’il nourrissait sur la forêt proche.

Ce soir-là en rentrant par Chanteloup, le journalier vit à chaque passée luire les collets à chevreuil. Il courut avertir aussitôt Branchereau, le garde - chef.

Celui-ci sauta sur son vélo et s’en fut nuitamment réveiller son acolyte. La nuit était claire. Aussi, sans lumière, il ne lui fallut pas plus d’une demi-heure pour traverser le bois et tirer du lit, Raitière qui n’en finissait pas de se préparer.

Il leur fallait être en place bien avant le jour pour ne pas donner l’éveil. Cachés dans le sous-bois, pour eux, l’attente commençait. Elle ne fut pas longue: la fuite rageuse d’un merle dans les buissons les avertit que quelqu’un approchait.

La silhouette se précisa et méthodiquement se mit à visiter les tenderies. Sur son dos brillaient doucement les canons d’un fusil. Diable! Le gaillard était armé.

Lorsque l’homme passa à sa hauteur, Raitière se dissimula derrière le fût d’un gros chêne et décida de lui sauter dessus quand il se pencherait pour examiner le collet suivant. Il s’avança sans faire craquer les feuilles mais il avait plu, son pied glissa et s’entoura dans une ronce: il chut lourdement dans la douve.

L’autre s’était retourné d’un bloc. Le fusil était déjà dans ses mains. Raitière sentit contre son ventre l’acier des canons: deux détonations éclatèrent... et ce fut fini.”

A ce moment le récit s’interrompt car la chasse amenait la meute dans notre direction. Les fougères s’agitèrent, des craquements secs résonnèrent et une galopade effrénée retentit:

Cinq bêtes rousses débuchèrent, suivies de la laie. Elles furent saluées de quelques coups de feu mais précipitation ou maladresse, ils n’eurent aucun résultat.

Anticipant la direction de fuite de la troupe, je courus à travers la taille me poster à la sortie des halliers. J’avais vu juste; remontant par bonds prudents, un lièvre me fonçait droit dessus. J’étais certain que le hasard n’y était pour rien. Il avait été dérangé par quelque chose ou quelqu’un...

Désormais séparée de ses jeunes qu’elle laissait tourner dans la coupe, la laie prenait du champ et gagnait une retraite plus sûre.

Au petit trop, elle montait le raidillon sans m’avoir éventé. La distance entre elle et moi se réduisait rapidement. Dix mètres encore et elle serait à portée de tir. Je sentais les battements de mon cœur s’accélérer J’avais la bouche sèche et je pris une profonde inspiration.

Je levais le canon, assurais fermement la crosse du fusil et cherchais déjà le point vital pour stopper cette boule noire qui se ruait sur moi. J’étais prêt.

Au moment où j'allais enfoncer la queue de détente, deux kékis verts se dressèrent avec un bel ensemble, des buissons. Foutus cons de gardes fédéraux! Que faisaient-ils là? En pleine enceinte de chasse.

Ils avaient bien failli se retrouver à l'horizontale avec un joli trou dans la poitrine! Exactement comme Raitière. Je le leur dis sans ménagement après cependant avoir dû exhiber mon permis.

La laie n'en demandait pas tant. D'un bond elle franchit le talus et disparut dans le bois, suivie de fort loin par un rapprocheur, qui, ne se mettant jamais en défaut, avait laissé le reste de la meute prendre le change et se disperser après les marcassins.

Furieux, je regagnais mon poste et racontais à Raymond ma déconvenue, espérant bien qu'il reprendrait son récit. Ce qu'il fit sans trop se faire prier puisque l'alerte était passée. Entre temps le nom de Guy Laurier lui était revenu en mémoire.

“ Le braco détala à toutes jambes, droit vers Couëtoux pour s’y nicher. Il longea un champ d’orge déjà épiée et profita de la brume matinale, signe d’une belle journée, pour disparaître...”

Au premier coup de feu, Branchereau avait bondi mais il n’aperçut qu’une silhouette rasant les haies vers le champ d’orge.

A tout hasard il lâcha son coup gauche chargé à chevrotines et prit sa course. La silhouette ne ralentissait pas, disparaissant par instant au détour des haies. Il ne sentait pas les ronces qui l’agrippaient par ses vêtements et lui écorchaient mains et visage mais ses pas devenaient lourds.

Le cœur de Branchereau faisait des bonds désordonnés dans sa poitrine et il dut se forcer à poursuivre. La colère le soutenait mais il sentait bien que ce n’était plus de son âge: courir ainsi au petit jour, après les bracos.

A bout de souffle, il arriva à la route. Les premières lueurs de l’aube rosissaient déjà la cime des sapins de Bourru.

Cette fois, plus de rosée pour lui permettre de retrouver la trace du fuyard. Rejetant son fusil sur l’épaule, l’air sombre, il revint sur ses pas.

Il trouva le journalier soutenant le corps de Raitière touché à la gorge et au ventre. Unissant leurs efforts, ils l’adossèrent, non sans mal, à un tas de billes que l’on avait débardées au bord du layon pour en faciliter le charroi puis il courut chez le père Verron quérir une charrette à bras. Tirant, poussant, ils le ramenèrent au pavillon de chasse, sourds à ses gémissements et s’efforçant de ne pas remarquer les gouttes qui marquaient leur passage.

Il savait que la corvée ne faisait que commencer! Prévenir le régisseur, un prêtre, la famille et prendre l’enfant de garce qui avait fait cela...

Confusément il ressentait ces événements comme une suite quasi inéluctable mais il aurait aimé sortir de ce jeu mortel ne serait-ce qu’un instant mais ce n’était plus possible.

Toutes ces histoires de gardes assassinés ou torturés lui revenaient à l’esprit et s’imposaient comme véridiques alors qu’il eût été le premier à en rire en d’autres circonstances.

Le bourg s'éveillait quand les gendarmes à cheval, venus de Derval firent leur entrée par l'allée du château.

Les langues n'allaient pas tarder à marcher bon train et c'est, portés par la rumeur publique et les indications du château, qu'ils se dirigèrent vers le village de Couëtoux où demeurait Guy Laurier.

Ils trouvèrent le fermier attablé devant une soupe aux choux fumante et un morceau de lard qui semblait les narguer.

Méfiance! Que voulaient donc ces drôles, pensa le fermier et il resta coi, remuant de sa cuiller l'odorante potée. Il y mettait tant de conviction qu'il sentait l'atmosphère s'appesantir et devenir palpable comme de la gelée de coing qui attache au fond du poêlon.

Pressé de questions, il sentit monter en lui une sainte colère. Son père, qu'avait fait Sedan et ramené une belle médaille militaire (et une pension) mais pas sa jambe, n'avait pas supporté pire humiliation. Il jura n'avoir point quitté la mariée cette nuit-là. Ce n'était plus une jeunesse, mais tout de même; ce n'était pas des façons!

Ce que celle-ci confirma depuis la porte de la laiterie où elle barattait. Par le husset entr'ouvert, elle avait tout entendu, la fine mouche d'autant que le Guy n'était pas connu dans le bourg pour sa discrétion surtout après quelques tournées dans les celliers mais si tôt, il était encore sur celles de la veille.

Elle jura que son homme était incapable d'une pareille horreur même si parfois il lui arrivait de s'emporter (On disait qu'il lui arrivait de l'envoyer en pleine nuit dormir à l'écurie, l'échine frottée de quelques torgnoles). Et « c'était rien que des menteries que les voisins, des jaloux, racontaient pour leur faire du tort, ça pour sûr! »

Les gendarmes firent taire la vieille et prièrent le fermier de retirer sa chemise.

Il faut dire que, chemin faisant, Branchereau leur avait soutenu mordicus avoir mis du plomb dans ce sacré enfant de salaud... ce qui était d'ailleurs parfaitement répréhensible.

Du coup, le fermier crut enrager. De quel droit? On allait en venir aux mains et les gendarmes ne se sentaient pas dans une situation très confortable, sans mandat et sur la foi de simples racontars.

L'arrivée inopinée du tilbury du château avec le régisseur lui cloua le bec en évoquant à mots couverts un arriéré de fermage bien à propos, et, sans trop de façon, il lâcha ses bretelles se retrouvant en bannière au milieu de sa cour. Situation cocasse en d'autres temps.

Les mains poilues du brigadier lui palpèrent le dos, les épaules, sans ménagement mais il fallut bien se rendre à l'évidence, ou Branchereau l'avait manqué ou bien il était innocent, car malgré la crasse, la peau était nette de tout choc.

Toutefois pour ne pas perdre la face et se ménager du temps, après lui avoir passé les bracelets, ils embarquèrent le compère dans le tilbury avec ordre de le mener illico chez le procureur à Châteaubriant "pour un supplément d'enquête".

Il restait à vérifier l'alibi du second suspect, Eon, le menuisier. Peu probable...

Trois bons kilomètres s'étiraient jusqu'au bourg de Lusanger sans compter la traversée du bout de forêt par l'Ennerie.

Quelques années après on dressa cette croix mais des vandales en ont arraché l'inscription pourtant elle était..."

Deux sonneries de trompe nous apprirent que la meute franchissait une ligne, descendant sur nous. Chacun reprit sa place en silence. Je restais sur ma faim ignorant comment s'était achevé ce terrible fait divers.

J'eus l'occasion de raconter cette histoire autour de moi.

En particulier à mon ami Roger Pinard, l'ancien garde de Bourru, un bois qui jouxtait Domnaiche.

Homme peu bavard et dépositaire de bien des secrets, il se souvenait des événements sans pouvoir m'en apprendre beaucoup plus car sa mémoire lui jouait parfois des tours, m'affirma-t-il sans sourire mais il promit de s'en informer. Ce qu'il fit.

J'avais oublié cette conversation jusqu'à ce jour du 22 mars 1993, soit douze années plus tard, où l'on m'apporta la photocopie d'une lettre d'un certain Julien Guinel, datée du 31 décembre 1907.

Elle m'a permis d'enrichir mon récit et surtout de connaître des détails inédits. Les voici donc partiellement reconstitués, comme si vous y étiez en compagnie des gendarmes:

« Ils furent frappés en approchant, par la plaisante et si particulière odeur du pitchpin qui flottait dans l'atelier. A cela rien d'étonnant; une pile de lames de parquet récemment bouvetées encombraient le passage. A mesure qu'ils avançaient c'était l'âpre senteur du tanin de chêne qui s'imposait. L'air était saturé d'une fine poussière en suspension qui dégringolait en grossiers festons sur les toiles d'araignées qui tapissaient les fenêtres.

Ils trouvèrent Eon maniant la varlope. Et le monceau de copeaux qui s'amoncelaient à ses pieds, signalait qu'il œuvrait depuis longtemps à la finition d'un beau cercueil de chêne.

Celui-là servirait prématurément... Aussi ne fut-il pas réellement surpris de la visite de gendarmes. Il accueillit sans joie la venue de la maréchaussée mais sans manière.

Après tout, on connaissait les gendarmes et tous n'étaient pas de mauvais bougres.

Machinalement l'un d'eux déplaça la veste poussiéreuse posée sur l'établi. Pas de déchirures dans le dos ou les épaules en dépit des innombrables reprises aux coudes. Ce n'était pas la veste recherchée.

Ils posèrent leurs questions sans succès et ils allaient repartir quand l'un des gendarmes posa brutalement une main sur l'épaule du menuisier. Celui-ci sursauta visiblement agacé par cette familiarité. Il n'était pas du même bois que le fermier et ne se livrerait à aucun écart.

Malgré tout derrière cette révolte, le brigadier crut déceler une grimace.

Rassérénié, Eon fit face exprimant sa surprise:

« Vous m'avez fait peur brigadier mais que cherchez- vous donc à la fin?

- Ta chemise! Ote ta chemise!” rétorqua-t-il.

L'homme déroula cérémonieusement sa ceinture de flanelle, tira les pans de sa chemise et l'ôta.

Le torse livide, il les affrontait du regard:

“ Tourne- toi !” hurlèrent- ils ensemble.

Deux points rouges, tuméfiés, suintaient sur l'omoplate. La peau avait éclaté mais le plomb à cette distance n'était pas entré, arrêté par les épaisseurs de tissu.

Sans un mot l'homme prit place entre les gendarmes qui l'emmenèrent pour une ultime confrontation avec le garde moribond, espérant obtenir des aveux spontanés. Le trio arriva trop tard: il était mort. Eon déclara ne l'avoir jamais vu de si près (sic), ce qui n'était que pure vérité! Le mort ne le démentirait pas...

Devant un tel cynisme, on le conduisit à son tour au greffe avant de l'emprisonner ce qui fit bien l'affaire de Guy Laurier innocenté du même coup par cette arrestation. Il ressortit beaucoup moins glorieusement deux jours plus tard. »

Je laisse donc la parole à Julien:

-« Les cagnes ont fait la fouille chez Eon au bourg de Lusanger. Ils ont trouvé son fusil chargé à deux coups, un revolver chargé à trois et une canne - baïonnette“ Tout cela était caché sous la paille, dans la remise de Monsieur le curé.” Croyait-il naïvement à une sorte d'impunité conférée par la sacralité du personnage ou bien para-t-il au plus pressé. Je vous fais juge.

Il ajoute un peu plus loin: “Enfin on a découvert ses effets tachés de sang, dans une perrière, dissimulés au fond d'un sac, derrière chez lui.”

Il semble que devant tant de preuves, Eon ait fini par reconnaître son crime. Il déclara avoir agi par peur. Quant à l'arme, la présence des trois gardes l'avait dissuadé de s'en débarrasser en la jetant dans la carrière de Chanteloup.

Eon écopa, m'a-t-on dit, de cinq ans de réclusion, la préméditation n'ayant pas été retenue. Il n'en fit que la moitié par égard pour sa famille qui se trouva dans une grande misère pendant tout ce temps.

.... /

Remerciements à Raymond Leparoux garde-chasse de l'ACCA de St Vincent des Landes et Roger Pinard garde-chasse de la forêt de Bourru, Marcel Ventroux et Julien Guinel dont les propos ont pu être confirmés par l'édition du 28.12.1907 du Journal de Châteaubriant, tout comme la reconstitution des éléments de preuve mis en évidence par l'enquête.

Marc Bernier © à Châteaubriant le 16.11.08.tous droits réservés

Vincent Del Landet le 21 Dec
1908

Monsieur Phos Morval

Je t'écrit pour te souhaiter
une bonne heureuse année accompagnée
de bien d'autres. Nous avons reçu
tes cartes qui nous a fait bien
plaisir, nous sommes content, j'ai
reçu de tes nouvelles il y a mit de
l'ongtemps que tu nous avais envoyé
des tes nouvelles nous passion que
tu t'en serais venu au premier
de l'an. Jean Tranguet est a
arriver j'aurais aimé c'est ^{tes} ~~nos~~
nos grillons quand il est venu
nous voir il est bien venu car
il a attiré un paquet de cinquante

a sculptures les gardiens on été le chercher
et l'on amène au pres du mat et il
l'on commencent et l'on conduit le soir
a Chateaubriant la garde l'armistice peut
pour lui mais ça n'a pas été l'ongtemps
sans qu'on trouve l'a trace de l'assassin
il on été le chercher et l'on amène
aupres du defun comme il été a
faire l'atopiss et il leur a dit qu'il
l'armistice j'aurais mit si pres il on
fait la feuille chez Con a Lusanger
il on trouveri sont fusil chargé a
deux coups un revolver chargé a trois
une canne baillonnette il on trouveri
tous cela dans la remise dans de
la paille Monsieur curé et il
on trouve ses effets dans un sac
dans une carriere desier chez lui
qui and il est attendu. Peltier Ecrivain
la garde été d'attente en d'attente Brenebe
attire deux coups de fusil sur l'assassin
quil traversent la piece de la ferriere

sur la table il seppar y eudi prode
sur l'a l'etat que tu a envoyé
a tes parents des det que tu en entende
parler qu'il avait été tué ^{en garde} bien
mais il a été tué a venir a l'ongtemps
matin a cinq heures et demis il été
les quatre gardes attendre des colteurs
qui avait tendu des cordes est il
venu un individu nommé Con menin
a Lusanger piece de cinquante Le
nommi Peltier c'estant s'esperer pour
le prendre au colli lui a tiré deux
coup de fusil un dans le ventre
et l'autre dans la gorge il la
a presque tué il l'on transporté
chez Jean Verson il a été tiré
au pres de la ferriere de Chateaubriant
il a duré jusqu'à l'ongtemps
la matinee et quand il a été tué
il a dit est autres gardes que c'été
Lui l'assassin de couctou il l'on prit

il n'a pas pu le tuer il a fait que
qui collé sont puletés car il été trop
l'ain Lui l'assassin deux jours apres a été
mit en liberté ~~car~~ il a eut une belle
piece de bonnette la fusiller été pie
qui a l'assassin ce fait la on avait jamais
mit cela dans notre pays le monde
abbes de tous les cotés Chateaubriant
pour voir tous cela il on amènait
Con a Chateaubriant et rien manque
quil en sortira jamais il leur a
avoué que c'était lui qui l'assassin
fait mais qu'il a eut pas fait esprez
mais si faut bien deux coup d'argent
mais il ne s'attendait pas que les
autres garde été la. car il l'aurait bien
manque mis dans la ferriere. Rien d'autre
chose de nouveaux nous sommes tous en
bonne santé pour le moment et nous
desirons que notre Peltier te trouve
de même tout de tant venir nous voir
C'est qui t'aime Julien Guinet

Les parents sont en l'attente de la mort de l'assassin

Je n'ai pas pu le tuer il a fait que qui collé sont puletés car il été trop l'ain Lui l'assassin deux jours apres a été mit en liberté car il a eut une belle piece de bonnette la fusiller été pie qui a l'assassin ce fait la on avait jamais mit cela dans notre pays le monde abbes de tous les cotés Chateaubriant pour voir tous cela il on amènait Con a Chateaubriant et rien manque quil en sortira jamais il leur a avoué que c'était lui qui l'assassin fait mais qu'il a eut pas fait esprez mais si faut bien deux coup d'argent mais il ne s'attendait pas que les autres garde été la. car il l'aurait bien manque mis dans la ferriere. Rien d'autre chose de nouveaux nous sommes tous en bonne santé pour le moment et nous desirons que notre Peltier te trouve de même tout de tant venir nous voir C'est qui t'aime Julien Guinet